

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 41

Artikel: L'émigration en Prusse et en Allemagne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182415>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Apprêtant navirè et chaloupe,
Il cria d'un air décidé :
Qu'on me rende le corps de troupe
Que je n'ai jamais commandé.

Il faut, du moment qu'on l'évince,
Nous dire s'il l'a mérité ;
Or, est-il général, ce prince,
Ou ne l'a-t-il jamais été ?

Avec son jugement suprême,
Qu'on n'a jamais exécuté,
Salomon ne pourrait lui-même
Résoudre la difficulté.

S'il le fut, il ne le fut guère.
Laissons pourtant ce mot : jamais !
Qu'il soit *bourgeois* en temps de guerre.
Et *général* en temps de paix !

Un journal militaire raconte ce souvenir assez plaisant de la campagne de Crimée.

Un officier prussien, venu en amateur pour assister à la campagne, soutenait constamment, le verbe haut, que jamais les Français ne prendraient Sébastopol. Un soir, à table, le Prussien, qui buvait sec, reprit de nouveau son thème favori, si haut, que cette fois un officier français crut devoir le relever vivement.

— Vous vous trompez, Monsieur, nous prendrons Sébastopol.

— Non, je jure que vous ne prendrez pas Sébastopol.

— Nous jurons que nous prendrons Sébastopol.

— Je parie que vous ne prendrez pas Sébastopol.

— Combien voulez-vous parier que nous prendrons Sébastopol ?

Le Teuton qui, à force de boire et de crier, avait les yeux hors de la tête, prit une grosse clé dans sa poche, en frappa rudement la table et s'écria :

« Ecoutez tous ! je vous donne ma parole d'honneur que j'avalerai cette clé si vous prenez Sébastopol. »

Les Français prirent acte de ce serment d'ivrogne, et l'on se sépara sans rancune ; mais le capitaine prussien laissa son nom et son adresse.

Lorsque Sébastopol fut pris, nos jeunes gens se cotisèrent pour faire exécuter par le premier confiseur de Metz une énorme clé de chocolat. On l'entoura de papier d'étain, elle fut soigneusement emballée et adressée au capitaine avec ces simples mots :

« Vous êtes trop galant homme, Monsieur, pour manquer à un serment solennel ; mais nous ne nous pardonnerions pas de priver M. le roi de Prusse d'un officier de votre mérite et de votre énergie. Aussi l'École d'application vous prie-t-elle instamment d'avaler cette clé de préférence à la vôtre. »

On plaidait devant le tribunal d'Yverdon une demande en séparation de corps fondée sur l'incompatibilité d'humeur entre les deux époux.

L'avocat de la plaignante avait tracé un portrait du mari où celui-ci était représenté sous les cou-

leurs les plus noires : brutal, violent, colère, etc., etc.

L'avocat du mari se leva à son tour et esquissa un croquis de la femme qui n'était guère plus flatteur : Elle est méchante, disait-il, emportée, acariâtre, etc., etc.

Quand le président, interrompant, s'écria : Mais alors, messieurs, où prenez-vous l'incompatibilité d'humeur ?...

Une jeune femme, outrée du refus d'un objet de toilette par son mari, lui disait :

— Henri, tu me feras mourir de chagrin, et mes funérailles te coûteront bien davantage.

L'émigration en Prusse et en Allemagne.

L'émigration est considérée comme un danger croissant par les publicistes et les hommes d'Etat allemands. Des documents d'une valeur incontestable contenus dans la *Revue des travaux du bureau de statistique du royaume de Prusse*, donnent les renseignements suivants :

Plus de 600,000 Prussiens ont émigré depuis trente ans ; dans la même période, plus de deux millions d'Allemands ont quitté leur pays. L'immense majorité des émigrants (175,000 sur 211,000), dans l'intervalle de 1862 à 1871, se sont rendus dans l'Amérique du Nord, y compris le Canada. Cent quatorze mille émigrants sont partis sans l'autorisation requise du gouvernement prussien ; de ce chef quarante mille poursuites ont été dirigées contre les contrevenants aux lois sur le service militaire.

Il est donc avéré que l'organisation militaire de la Prusse est trouvée lourde même par les populations les plus dures et les plus belliqueuses de l'Allemagne, et que cette organisation doit figurer parmi les causes qui favorisent l'émigration.

Depuis 1844, la Prusse a perdu 300,000 jeunes gens vigoureux, car ce sont ceux-là qui émigrent, les faibles et les malades restent. Il convient d'ajouter à ce nombre, qui est inférieur à la réalité, celui de 100,000 qui représente les jeunes non désignés par les autorités locales. En total : 400,000.

Le gouvernement de Washington encourage ce mouvement par les secours qu'il s'empresse d'offrir aux émigrants nouveaux venus. En formulant ce reproche, les documents prussiens expriment une plainte : l'émigration est funeste à la Prusse, qui n'a pas encore de population surabondante, et où l'agriculture et l'industrie manquent de bras. On a établi un système de surveillance et de pénalités contre les agents qui, sans autorisation, s'emploient à favoriser l'émigration hors des Etats allemands. Mais il ne paraît pas qu'on ait retiré de là tout le résultat qu'on attendait ; il est incontestable, dit le statisticien allemand, que les émigrés trouvent en Amérique des avantages de toute sorte ; ils sont l'objet de soins attentifs dès leur arrivée, surtout à New-York ; l'habitude est prise ; le flot ne reviendra pas en arrière ; tout ce que l'on fera, dans le but

d'arrêter ou d'entraver l'émigration, qui n'aura pas pour but l'amélioration des lois individuelles, de la législation rurale, des institutions de crédit, des établissements utiles aux travailleurs, tout sera peine perdue.

Noblesse et roture.

V

— Est-ce un Allemand ou un Français? demandèrent ses camarades.

— Peu importe, répondit Bruno, c'est, en tout cas, un militaire qui a besoin de notre secours. Prenez ce malheureux, le plus doucement possible, par les jambes, tandis que moi je le saisirai par-dessous les bras.

— Ainsi nous allons l'emporter? dirent les camarades d'un ton indécis.

— Je ne vois pas trop ce qu'il y aurait d'autre à faire.

— Oui, mais si les Français nous aperçoivent portant cet homme à l'uniforme foncé, ils feront un tapage infernal.

— Bon! comme s'il n'y avait pas des mois que nous sommes habitués à ce manège. Allons, enlevons ce blessé, puis, en route!

Mais lorsque nos hommes soulevèrent le blessé, celui-ci poussa un cri déchirant.

Aussitôt les qui-vive? des sentinelles françaises retentirent de toutes parts, et des coups de feu partirent vers l'endroit où l'on avait entendu le cri. Puis un fanal électrique, qui brilla sur un des forts, éclaira, d'une lumière éblouissante, toute la plaine. Les Français virent un blessé emporté par des mains invisibles.

Chacun sait que, dans cette guerre, les Français ont prodigué, sans mesure, leurs munitions, même contre un seul homme. Ce fut encore le cas. Les canons de marine, du plus gros calibre, les mitrailleuses, les chassepots, envoyèrent une vraie grêle de projectiles contre nos trois hommes transportant leur blessé. Ils n'en continuèrent pas moins résolument leur chemin.

— Ils nous chauffent en toute forme, dit l'un d'entre eux, tandis que les obus éclataient de tous côtés.

— C'est bien de l'honneur pour trois soldats prussiens, dit l'autre. Quant à Bruno, il ne dit mot. Il était consterné. A la lueur du fanal électrique, il venait de reconnaître dans le blessé qu'il portait, non-seulement un militaire prussien, mais encore M. le capitaine de cavalerie, comte de Boxdorf, gendre de Son Excellence le général de Schœnfeld.

Ils furent accueillis avec transports dans le camp prussien. M. de Boxdorf, encore sans connaissance, fut transporté au lazaret, où l'on reconnut que l'éclat d'une bombe lui avait brisé la jambe gauche, droit au-dessus du genou, tandis que, d'autre part, un coup de sabre lui avait enlevé quatre doigts de la main droite.

Il parut douteux que M. le comte, qui était resté pendant vingt-quatre heures étendu sans secours sur la plaine glacée, pût supporter l'amputation et la fièvre qui en résulterait.

Après bien des combats et bien des sacrifices, la paix fut conclue et une partie de l'armée rentra dans ses foyers.

Bruno promu au grade de premier lieutenant, et la poitrine décorée de deux croix d'honneur, était devant son oncle le général, qui regardait avec complaisance le beau jeune homme plein de vigueur.

— Enfant, dit-il, tu fais honneur à tes parents. Ce que tu es, tu ne le dois qu'à toi-même. Sous peu tu seras capitaine, et si tu achètes pour 200 thalers un titre de noblesse, les premiers salons de la capitale te seront ouverts.

— Je suis Frœhlich et resterai Frœhlich, répondit le jeune homme; jamais je n'abandonnerai le nom que j'ai reçu de mon père.

— On ne te le demande pas, reprit vivement le général. Tu pourrais t'appeler Frœhlich de Freudenberg, ou bien Frœhlich de Goldstein, ou bien....

— Inutile de chercher, je resterai Frœhlich tout simplement.

— Mauvaise tête! Enfin bref! Viens dans l'appartement de ma femme et de ma fille. Il est bon que je te dise que son mari demeure chez nous. Quels yeux elles vont faire en revoyant l'habitant de la petite chambre du fond du corridor.

Madame la générale reçut Bruno fort amicalement, et pour la première fois l'appela son cher neveu.

Flora, qui avait beaucoup perdu de sa fraîcheur et de ses charmes, devint rouge jusqu'au blanc des yeux en voyant son cousin; elle se tint derrière sa mère sans pouvoir prononcer une parole.

Quant à M. le comte de Boxdorf, il était sur le canapé, en conversation avec une bouteille. On voyait une béquille à côté de lui.

— Cousin, cria-t-il à Bruno après avoir vidé son verre, je devrais, à proprement parler, vous remercier de m'avoir sauvé la vie; mais je veux aller à tous les diables, si je le puis. Vous auriez mieux fait de me laisser crever sur la glace que de me conserver mutilé, à charge à moi et aux autres; ma carrière est brisée; je ne pourrai plus jamais monter à cheval, avec ma jambe de bois, pas plus qu'avec ma main droite, privée de ses doigts, je ne pourrai mêler un jeu de cartes. C'est à toi, Flora, de remercier ton cousin, de ce que tu n'es pas veuve.

Flora, fondant en larmes, prit son cousin dans ses bras et l'embrassa. Bruno, dit-elle en sanglotant, j'ai été bien méchante et bien injuste à votre égard, mais j'en suis bien punie. Pourrez-vous me pardonner?

Bruno, profondément ému, rendit le baiser, et allait répondre, lorsque la porte s'ouvrit et que le président de Rosenau, marchant sur les pas du valet chargé de l'annoncer, se précipita dans la chambre. Il s'approcha vivement du jeune homme, auquel il serra cordialement les mains, en lui disant: je venais comme d'habitude, auprès de M. le général, m'informer de vous, mon cher ami, à qui nous portons un si vif intérêt, et voilà que le valet m'annonce que vous êtes de retour et ici même. Ceci va combler de joie ma femme et surtout Aline. Vous ne sauriez croire avec quel intérêt elle a étudié les bulletins de l'armée pendant la guerre. Je dirai même à M. le général que c'est principalement elle qui m'a envoyé si souvent ici chercher des nouvelles de notre ami Bruno.

(A suivre.)

Nous avons reçu de Vufflens-le-Château une lettre à laquelle nous ne comprenons rien. Nous prions l'auteur d'être plus clair et de motiver sa demande.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

La livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants: I. Suisses et Francs-Comtois, par M. *Alphonse Rivier*. II. L'habit fait l'homme. Nouvelle, par M. *Gottfried Keller*. III. La longévité humaine et la macrobiotique, par M. *J. Assezat*. IV. Notre-Dame-des-Neiges; épisode de vacances. Nouvelle, par M. *C.-F. Girard*. (Troisième et dernière partie.) V. A travers la Russie. Nijni-Novgorod, par M. *Louis Leger*. VI. Chronique littéraire de Paris. VII. Chronique italienne. BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

Bureau chez *Georges Bridel*, place de la Louve,
à Lausanne, 1907.

ENCRE VAUDOISE

très limpide, d'un noir superbe et n'oxydant pas les plumes.

Chez **L. MONNET**, papetier à Lausanne.

Seul dépôt pour le canton.

Les demandes faites par la poste sont promptement servies. — Prix de la bouteille: 1 fr. 50.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.